

Libertés de traduire chez fray Luis de León

MARION VIDAL

(*Université Lumière Lyon 2, Casa de Velázquez*)

Résumé. La traduction est une activité qui, semble-t-il, laisse moins de libertés que l'écriture d'œuvres originales : il faut à la fois servir le texte-source, et se plier aux règles de la langue-cible. C'est ce que rappelle dans ses prologues fray Luis de León, que l'on connaît davantage pour sa figure de poète que pour son activité de traducteur. Les traductions des *Bucoliques*, du *Cantique du Cantiques* et des *Psaumes* font pourtant montre d'un talent rare et d'un esprit sensible aux langues latine, hébraïque et castillane. Ces trois différentes traductions révèlent ainsi trois différentes facettes de l'activité traductive du maître : la traduction profane en vers, la traduction interlinéaire biblique accompagnée de son commentaire et la traduction sacrée en vers. Nous montrerons, exemples à l'appui, comment les innovations traductives de fray Luis lui permettent de se libérer de la servitude du texte original et de la langue-cible à la fois.

Fray Luis de León, Virgile, Bible, traduction, Siècle d'Or.

Abstract. Translation seems to be an activity that gives less freedom than writing original works : we need to obey the rules of both the source text and target text at the same time. That's what Fray Luis de León highlights in his prologues. The Salmantine master is known more as a poet than a translator. However, the translations of the *Bucolics*, the *Song of Songs* and the *Psalms* show an unusual talent and a mind susceptible to the charm of Latin, Hebrew and Spanish. These three different translations thus reveal three different aspects of the poet's philological work : profane translation in verse, biblical interlineal translation with its commentary and sacred translation in verse. We'll show examples of how Fray Luis' innovations free his translations from the impositions of both the original text and the target language.

Fray Luis de León, Vergil, Bible, translation, Siglo de Oro.

La « condition ancillaire » de la traduction

A priori, la traduction est une activité qui laisse peu de liberté. Dans son ouvrage *L'épreuve de l'étranger*, Antoine Berman évoque ainsi la « condition ancillaire » de la traduction :

Traduire, écrivait Franz Rosenzweig, c'est servir deux maîtres. » Telle est la métaphore ancillaire. Il s'agit de servir l'œuvre, l'auteur, la langue étrangère (premier maître), et de servir le public et la langue propre (second maître). Ici apparaît ce qu'on peut appeler le drame du traducteur¹.

¹ Antoine BERMAN, *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1995 [1984], p. 15.

Le traducteur ne serait donc pas libre, mais esclave de deux maîtres. Cette tension rejoint le dualisme entre fond et forme : si je traduis la forme, par une traduction littérale, je sers le premier maître – le texte original – mais je dessers le second – le public, qui risque de ne pas comprendre cette traduction littérale ; si au contraire, je traduis le fond par une traduction « selon l'esprit », je dessers le premier maître au profit du second.

Cette dualité entre « traduction littérale » et « traduction selon l'esprit », nous la retrouvons systématiquement chez les penseurs de la traduction. Jean-René LADMIRAL fait ainsi le point sur ces « couples célèbres » qui ont traversé l'histoire de la traductologie²: « la lettre et l'esprit » de saint Paul (« la lettre en effet tue, mais l'esprit vivifie ») ; la traduction *ut orator* ou *ut interpres* de Cicéron (l' « orateur » traduit en s'attachant au sens, l' « interprète » traduit en respectant la lettre) ; la traduction *verbum e verbo* ou *sensum de sensu* de saint Jérôme, qui préconise le second type de traduction – sauf s'il s'agit de traduire les Écritures saintes, auquel cas, le traducteur doit respecter scrupuleusement la lettre de l'original. Notons que, pour Cicéron comme pour saint Jérôme, il faut servir en priorité le deuxième maître, c'est-à-dire le lecteur dans la langue-cible. LADMIRAL cite également le couple *dynamic equivalence/formal equivalence* que l'on doit à Eugène Nida, où l' « équivalence formelle » correspond à la traduction « selon la lettre » et l' « équivalence dynamique » à la traduction « selon l'esprit » ; ou encore le duo des « verres colorés » et des « verres transparents » de Georges Mounin, les premiers verres laissant passer la « couleur » du texte original, les seconds rendant imperceptible le statut de traduction. Enfin, le traductologue rappelle le binôme dont il est lui-même le fondateur : « sourciers » et « ciblistes ». Si les « sourciers » privilégient le texte original, les ciblistes, eux, préfèrent adapter leur traduction à la langue d'arrivée.

Ce rapide tour d'horizon des « couples célèbres » en traductologie nous montre que la « condition ancillaire » de la traduction a été abordée depuis qu'il existe des textes théoriques sur la traduction, et continue de poser problème au traducteur. Loin de jouir de la liberté de l'écrivain qui fait œuvre originale, ce dernier semble pris dans les filets de cette éternelle opposition.

² Jean-René LADMIRAL, « Lever de rideau théorique : quelques esquisses conceptuelles », *Palimpsestes*, n°16 (2004), p. 15-30.

Fray Luis de León et le statut de la traduction

Qu'en est-il alors du grand poète espagnol fray Luis de León ? La critique tend à oublier que ce dernier a joué un rôle immense dans la traduction en Espagne au XVI^e siècle³. Le *Cantique des Cantiques*, le livre de *Job*, les *Psaumes*, les *Bucoliques* de Virgile et les *Odes* d'Horace... ce sont des milliers de vers que le maître salmantin nous a livrés, traduits dans sa langue maternelle. Mais fray Luis ne s'est pas contenté de la pratique traductive : il a également réfléchi sur son expérience de traducteur dans les prologues de ses traductions. Contrairement à la plupart de ses prédécesseurs qui, bien souvent, employaient ce paratexte pour s'excuser de la faiblesse de leurs traductions et capter ainsi la bienveillance du lecteur sans mener plus avant leur réflexion sur l'activité traductive, fray Luis propose dans ses prologues, sinon une véritable théorisation de la traduction, du moins une méditation sur son rôle de traducteur et sur la façon dont il faut traduire.

Si l'on analyse de près ces différents textes « théoriques », on retrouve, parfaitement synthétisée, cette double-tension qui régit la traduction. En effet, fray Luis évoque régulièrement ses efforts pour servir à la fois le texte original et le lecteur, les deux « maîtres » auxquels se réfère Berman. Ainsi, dans le prologue de l'édition qu'il prépare lui-même de ses poésies originales et traduites, fray Luis affirme que pour traduire, il faut *guardar quanto es posible las figuras del original y su donayre*⁴, et il ajoute, dans le mini-prologue précédant les traductions sacrées : *procuré quanto pude imitar la sencillez de su fuente y un sabor de antigüedad que en sí tienen*⁵. De même, dans le prologue de la traduction du *Cantique des Cantiques*, il déclare : *pretendi que respondiese esta interpretacion con el original no solo en las sentencias y palabras, sino aun en el concierto y aire dellas imitando sus figuras y maneras de hablar quanto es posible*⁶. Enfin, dans celui de la traduction de *Job* : *traslado el texto del libro por sus palabras, conservando, quanto es posible, en ellas el sentido latino y el aire hebreo, que tiene su cierta majestad*. Pour résumer, fray Luis insiste à chaque fois sur les concepts de « figures », « saveur », « sentences », « air » de l'original, qu'il s'efforce de saisir et de rendre dans ses traductions vers l'espagnol.

³ En 1996, Fernando Lázaro Carreter insistait déjà sur la nécessité d'étudier, enfin, les traductions lusiennes : *una importante tarea de investigación queda en espera de quien desee comprobarlo*. Fernando LÁZARO CARRETER, « Fray Luis de León y la clasicidad », Javier San José Lera et Víctor García de la Concha (éds.), *Fray Luis de León: Historia, Humanismo y Letras*, Salamanque, Presses de l'Université de Salamanque, 1996, p. 19. Le professeur Javier San José Lera fait le même constat quelques années plus tard. Voir Javier SAN JOSÉ LERA, « Fray Luis de León, traducción, poesía y hermenéutica », *Bulletin hispanique*, n°1 (2002), p. 52. Aujourd'hui, ces remarques restent d'actualité.

⁴ Luis DE LEÓN, Cristóbal Cuevas (éd.), *Poesías completas*, Madrid, Castalia, 1998, p. 83.

⁵ *Ibid.*, p. 425.

⁶ Luis DE LEÓN, José Manuel Blecua (éd.), *Cantar de Cantares de Salomón*, Madrid, Gredos, 1994, p. 51.

Mais chacune de ces affirmations est aussitôt contrebalancée par une autre, qui montre la servitude du second maître – le lecteur dans la langue-cible. Ainsi, dans le prologue aux poésies originales et traduites, fray Luis déclare qu’il veut respecter les « figures » de l’original, mais il ajoute aussitôt qu’il faut également faire en sorte que les traductions *hablen en castellano y no como estranjerias y advenedizas, sino como nacidas en él y naturales*⁷. De même, dans le prologue du *Cantique des Cantiques*, fray Luis ajoute que cette imitation des « figures » de l’original doit se faire *quanto es posible a nuestra lengua*⁸, autrement dit, le traducteur prend également en compte la langue d’arrivée, le castillan.

Les réflexions que nous offre fray Luis sur son activité de traducteur résument ainsi ce conflit qui sous-tend la traduction, et dont les enjeux sont toujours d’actualité dans notre traductologie moderne.

Si dans ses prologues, le traducteur salmantin montre être conscient de cette tension qui caractérise l’activité traductive, comment résout-il, en pratique, ce problème apparemment insoluble ?

Pour répondre à cette question, il est indispensable de dresser préalablement une typologie des traductions lusiennes, puisque les notions de « liberté », « fidélité », « traduction littérale », « traduction libre » etc., peuvent prendre un sens différent selon le type de traduction auquel on a affaire. Par exemple, traduire la Bible requiert une fidélité scrupuleuse – souvenons-nous des paroles de saint Jérôme, pour qui la Bible est le seul texte que l’on ne peut traduire *sensum de sensu* : la lettre en est sacrée, le signifiant-même renferme des mystères insondables. On ne peut donc pas traduire la Bible en toute liberté, et, à l’époque de fray Luis, ce mot « liberté » prend tout son sens puisque, cela est bien connu, c’est bien parce qu’il a osé traduire le *Cantique des Cantiques* en langue vernaculaire et en suivant la *veritas hebraica* que fray Luis a passé quatre ans dans les cachots de l’Inquisition.

En ce qui concerne les traductions profanes, la question des libertés prises par rapport au texte original est moins grave, certes, mais le conflit entre fond et forme demeure : faut-il « castillaniser » Virgile et Horace ? Ou, au contraire, respecter leur *sentido latino* ?

Voyons donc comment fray Luis résout ce problème, dans trois différents types de traduction : la traduction des *Bucoliques* de Virgile d’abord, puis celle du *Cantique des Cantiques*, enfin celle des *Psaumes*.

⁷ *Op. cit.*, p. 83.

⁸ *Op. cit.*, p. 51.

La traduction des *Bucoliques*

Dans les *Bucoliques* de Virgile, la résolution du conflit entre traduction littérale et traduction libre semble passer par un équilibre harmonieux entre les deux. Tant au niveau de la forme que du fond, la traduction de fray Luis est un subtil dosage qui sert à la fois le premier maître – le texte latin de Virgile – et le second maître – le lecteur de langue castillane. Prenons quelques exemples pour montrer cet équilibre entre traduction littérale et traduction libre.

La forme, d'abord : on ne peut pas dire que la traduction de fray Luis soit résolument latinisante, ou bien résolument castillanisante. Elle est les deux à la fois. Si l'on repère ici un calque latin, l'équilibre sera immédiatement rétabli là par une expression proprement castillane. Par exemple, dans la troisième églogue, fray Luis décline les noms des personnages en imitant les cas latins. Ainsi, au vers 2, le berger se nommant *Ego* devient *Egón* au génitif, faisant ainsi écho aux formes latines *Aego/Aegonis*⁹. Par ce calque latin, fray Luis semble privilégier la langue-source, et reproduit ainsi ces « figures » qu'il évoque dans son prologue.

Mais fray Luis est également fidèle à la langue-cible, et, malgré les latinismes qui abondent dans sa traduction, les bergers de ses *Églogues* semblent parfois avoir pour langue maternelle l'espagnol. On en a un exemple dans la traduction du vers 98 de la même églogue : Menalcas s'exclame, dans l'original latin, *Cogite oves, pueri*, ce que fray Luis traduit par : *Las ovejas, çagal, recoge*¹⁰. Ici, *çagal* est loin d'être un calque du latin, et pour cause, c'est un nom dérivé de l'arabe *zoughloul* qui signifie « jeune homme¹¹ ». En traduisant *pueri* par *çagal*, fray Luis quitte l'univers bucolique des bergers de Virgile pour entrer dans un monde sans doute plus familier au lecteur espagnol du XVI^e siècle : celui d'Al-Andalus et des Romances qui chantent les amours des *çagales*.

On voit donc qu'au niveau formel, la traduction luisienne des *Bucoliques* se situe à un point d'équilibre subtil entre la langue-source et la langue-cible. Fray Luis réussit à restituer la saveur antique du latin, tout en faisant en sorte que ses personnages parlent castillan. C'est ce même mélange savant que l'on observe quant au fond. En effet, il faut bien garder à l'esprit que les traducteurs du XVI^e siècle en Espagne – et en Europe, d'une façon générale – n'accordaient pas la même importance qu'aujourd'hui à la notion de « fidélité ». Cela signifie qu'une traduction pouvait conserver la forme du texte original, mais en détourner le sens. Ainsi, pour la plupart des prédécesseurs de fray Luis, les textes des Anciens étaient davantage

⁹ *Op. cit.*, p. 200.

¹⁰ *Ibid.*, p. 205.

¹¹ D'après la *Real Academia Española*.

des outils idéologiques que des œuvres appréciables pour leurs seules qualités littéraires. Fernando Lázaro Carreter cite ainsi l'exemple de Juan de Enzinas, traducteur, lui aussi, des *Bucoliques* de Virgile : Enzinas garde la forme des églogues virgiliennes, mais détourne leur sens pour en donner une lecture politique et flatter les Rois catholiques Isabelle et Ferdinand, à qui il dédie sa traduction¹².

Le rapport de fray Luis au texte original des *Bucoliques* est bien différent. Certes, fray Luis opère bien certaines transformations du texte original – par exemple, certains dieux romains sont remplacés par le Dieu unique de fray Luis –, mais ces transformations sont compensées ailleurs par une grande fidélité au texte original. Ainsi, là où la plupart des traducteurs contemporains de fray Luis transformeraient les amours homosexuelles des bergers virgiliens en amours hétérosexuelles entre un berger et une bergère, voire en amours allégoriques entre le Christ et son Église, notre poète salmantin décide de garder l'idée originale de Virgile, et c'est ainsi que l'on peut lire dès les premiers vers de la deuxième églogue : *En fuego Coridón, pastor, ardía/por el hermoso Alexi*¹³.

La traduction luisienne des *Bucoliques* de Virgile est donc une traduction complexe : à la fois littérale et littéraire, tantôt traduction-calque, tantôt traduction libre, elle semble servir avec la même ferveur les deux maîtres auxquels fait référence Berman. La langue castillane est hissée au même rang que la langue latine, et le monde païen de Virgile côtoie le monde christianisé de fray Luis sans que cela ne pose de problème. Voilà donc un premier type de traduction où le conflit entre les deux maîtres semble se résoudre par l'équilibre, le dosage. Pour reprendre la formule d'Antoine Berman, « [t]oute traduction aboutie est la résultante de l'équilibre de principes opposés¹⁴ », et c'est bien ce qui opère dans la traduction de fray Luis.

La traduction du *Cantique des Cantiques*

Dans sa traduction du *Cantique des Cantiques*, fray Luis résout d'une façon tout à fait différente le conflit entre « traduction littérale » et « traduction selon l'esprit ». Comment peut-on servir en même temps les deux maîtres – le texte original et le lecteur ? En offrant une traduction *double*. Dans le prologue de sa traduction, voici ce que fray Luis déclare :

Lo que yo hago enesto son dos cosas. La una es bolver en nuestra lengua palabra por palabra el texto deste libro. En la segunda, declaro con breuedad no cada palabra por

¹² Voir Fernando LÁZARO CARRETER, *op. cit.*, p. 15-16.

¹³ *Op. cit.*, p. 194.

¹⁴ Antoine BERMAN, « L'accentuation et le principe d'abondance en traduction », *Palimpsestes*, n°5 (1991), p. 16.

*sy, sino los pasos donde se ofrece alguna obscuridad en la letra afin que quede claro su sentido*¹⁵

Il convient en effet de rappeler qu'à l'époque de fray Luis, il n'y a pas de véritable frontière entre « traduction » et « commentaire ». L'un et l'autre sont inséparables. Cela se voit jusque dans l'organisation de la page-même : dans la traduction luisienne du *Cantique des Cantiques*, traduction et commentaire ne forment pas deux blocs qui seraient visuellement parfaitement distincts, mais bien un enchevêtrement de traductions et de commentaires qui se fondent sur la même page. Le commentaire, *c'est* la traduction.

La traduction *palabra por palabra* sert donc le premier maître, le texte-source, tandis que le commentaire, qui *est* aussi la traduction, sert le second maître, c'est-à-dire le lecteur de langue castillane. Si la traduction littérale peut paraître obscure en certains passages, le commentaire – ou la *declaración*, pour reprendre le terme qu'emploie fray Luis –, sert à éclairer ces passages.

Prenons un exemple pour illustrer ce cas de double-traduction. Dans le verset 2 du chapitre 4, les dents de la femme aimée sont comparées à un troupeau de brebis : on lit en hébreu *shneykh ka'eder haqetzouvot*, littéralement, « tes dents comme le troupeau des tondues » (sous-entendu, de « brebis tondues »). Voici la traduction de fray Luis : *Tus dientes, como un hato de ovejas trasquiladas*¹⁶. Cette traduction littérale, *palabra por palabra*, transcrit fidèlement le texte hébraïque original, en gardant l'élément de comparaison – le troupeau de brebis tondues, *'eder haqetzouvot*.

Dans une traduction « selon l'esprit », fray Luis aurait sûrement traduit, suivant la mode de son époque, *tus dientes son como perlas*, employant ainsi une image alors bien connue. Le lecteur espagnol du Siècle d'Or aurait ainsi immédiatement saisi la comparaison. Mais c'est le commentaire qui va éclairer le lecteur, et déplier pour lui la traduction :

*Esta comparación, que demás de ser pastoril [...] es galana y digna [...] La bondad y gentileza de los dientes está en que sean debidamente menudos, blancos, iguales y bien juntos, lo qual todo se pone en esta comparación como delante de los ojos: el estar juntos y ser menudos en decir que son como un hato de ovejas, que van así siempre apiñadas; la blancura, porque salen de bañarse, y la igualdad, en decir que no hay enfermiza ni estéril en ellas*¹⁷.

Fray Luis explique ainsi en quoi cette comparaison des dents de l'épouse avec « un troupeau de brebis venant de se baigner » est un éloge de leur perfection. Grâce à son commentaire, la traduction du *Cantique des Cantiques* devient plus claire. Le philologue est

¹⁵ *Op. cit.*, p. 51.

¹⁶ *Ibid.*, p. 139.

¹⁷ *Ibid.*, p. 139.

bien conscient de la distance temporelle et géographique qui sépare le texte biblique de ses lecteurs, c'est pour cela qu'il avertit, dès le prologue, son public :

por ser el estilo y juicio delas cosas en aquel tiempo y en aquella gente tam diferente delo que se platica agora, de do nace parecemos nueuas y estrañas y fuera de todo buen primor las comparaciones de que vsa este libro quando el esposo o la esposa quiere mas loar la belleza y gentileza de las faciones del otro, como quando compara el cuello / a vna torre, y los dientes a vn rebaño de ouejas y asy otras semejantes. Como a la verdad cada lengua y cada gente tenga sus propiedades de hablar, adonde la costumbre vsada y recebida haze que sea primor y gentileza lo que en otra lengua y a otras gentes parecería muy tosco.¹⁸

Le format de traduction-commentaire, typiquement médiéval et surtout utilisé pour les textes sacrés, est donc une solution traductive qui résout la tension entre fond et forme.

La traduction des *Psaumes*

La question qui se pose à présent est : comment servir le second maître – le lecteur dans la langue-cible – dans une traduction biblique dépourvue de son commentaire ?

C'est le cas des *Psaumes* : fray Luis les traduit en espagnol, mais ne les commente pas¹⁹. La traduction des *Psaumes* relève donc d'un double-exploit : il faut, d'une part, reproduire la poésie hébraïque dans une langue qui n'a pas forcément les mêmes structures poétiques, et donc amener le lecteur à goûter le rythme et les sonorités particulières de la langue-source ; il faut, d'autre part, déployer en espagnol tous les sens suggérés par la lettre hébraïque, et donc amener le texte-source au lecteur pour qu'il puisse en saisir toutes les subtilités.

Servir le premier maître, le texte-source, voilà une tâche que les traducteurs de la Bible, qu'ils soient antérieurs ou postérieurs à fray Luis, n'ont pas toujours respecté²⁰. Car il ne s'agit pas seulement de traduire le message biblique : il faut également traduire le signifiant, les sons, les rythmes, et cela d'autant plus s'il s'agit de traduire les *Psaumes*, le livre poétique par excellence. C'est cet *aire hebreo*, dont parle fray Luis dans son prologue, qu'il faut réussir à traduire. Et fray Luis réussit.

Voyons un exemple. Dans le psaume 38, le psalmiste exclame, à trois reprises, son désarroi face à la vanité de l'homme. Chaque exclamation commence, en hébreu, par la conjonction de coordination *akh*. Ce *akh* rythme la plainte du psalmiste, et amplifie sa peine.

¹⁸ *Ibid.*, p. 50.

¹⁹ À l'exception du psaume 26, pour lequel on a retrouvé une *Explanatio* en latin de fray Luis.

²⁰ Henri Meschonnic, pour qui la notion de « rythme » est primordiale dans la traduction de la Bible, et fidèle à son humour caustique, écrit ainsi que « la Bible a été traduite en anglais, en allemand, la Bible n'a encore jamais été traduite en français ». Henri MESCHONNIC, « Le rythme, prophétie du langage », *Palimpsestes*, n°15 (2004), p. 16.

On serait donc en mesure de penser qu'il faut absolument reproduire cette anaphore dans la traduction. Or, cela ne semble pas aller de soi. Saint Jérôme traduit les deux premières occurrences par *verumtamen*, la troisième par *sed*. Certes, le sens reste le même, mais le rythme est rompu. Pour conserver à la fois le sens et la forme de ces versets originaux, et garder la force de la plainte hébraïque, il faut trouver dans la langue-cible un équivalent aussi court que le mot hébreu *akh*, et employer ce même mot à trois reprises. C'est exactement ce que fait fray Luis, en traduisant *akh* par *ay* :

¡ay, cómo el hombre es burla conocida! / ¡Ay, cómo es sueño vano, imagen sin sustancia, que bolando / camina! ¡Ay, cuán en vano/se cansa, amontonando / lo que dexa, y no sabe a quién ni cuándo²¹!

Ce cas de traduction montre donc comment, en respectant la musicalité du texte original hébraïque, le traducteur sert le premier maître, le texte-source. Pour fray Luis, être traducteur, c'est également être poète. Mais fray Luis ne se contente pas de servir le premier maître. Nous l'avons vu, ses traductions sont toujours régies par ce principe d'équilibre qui fait osciller le texte entre une plus ou moins grande littéralité : dans ses traductions des *Psaumes*, fray Luis est sensible au signifiant, certes, mais également au signifié.

C'est que le fonctionnement de la langue hébraïque, construite sur des racines trilitères, permet d'atteindre une multitude de significations avec un minimum de lettres. Fray Luis, qui a étudié l'hébreu auprès de Cipriano de la Huerga à l'université d'Alcala de Henares, désire faire goûter au lecteur de ses traductions la richesse de cette polysémie de la langue, et cela est palpable dans toutes ses traductions bibliques. Le psaume 17 en est, me semble-t-il, un bel exemple. Ce psaume commence par un verset dans lequel le psalmiste exprime son amour pour Dieu. Dans le latin de saint Jérôme, on lit *Diligam te, Domine*. Le verbe latin *diligo* signifie bien « aimer », mais c'est un amour qui se fonde sur le choix, sur la réflexion. En hébreu, on lit quelque chose de bien différent : *erkhamekha, Yehova*. Dans le verbe *erkhamekha*, on reconnaît une racine sémitique fondamentale qui donne, en arabe comme en hébreu, les mots équivalents à « entrailles » et « miséricorde ». C'est donc un amour/miséricorde qui vient des *entrailles*, un amour qui *ré-engendre* la personne. Rien à voir, donc, avec le *diligo* latin. Or, comment fray Luis traduit-il ce verset ? Par une *amplificatio* qui déploie les différents signifiés contenus dans la racine trilitère hébraïque. Nous lisons ainsi, dans la traduction luisienne, les vers suivants : *Con todas las entrañas en mi pecho / te abrazaré mi Dios²²*.

²¹ *Op. cit.*, p. 450.

²² *Ibid.*, p. 434.

Ainsi, ces vers de fray Luis décortiquent l'étymologie hébraïque et nous permettent d'apprécier la polysémie du texte original. Dans le *Cantique des Cantiques*, le commentaire était séparé de la traduction ; ici, le commentaire se fond dans la traduction.

Conclusion

Si la traduction est traditionnellement considérée comme une activité ancillaire, privant le traducteur de toute liberté, le cas des traductions luisiennes montre au contraire toute la richesse et l'inventivité d'un traducteur hors-normes qui réussit l'exploit de traduire en castillan la Bible et les classiques latins. Alors que l'Espagne se replie de plus en plus sur elle-même, promulguant des index contre les traductions de la Bible en langue vulgaire et emprisonnant dans les cachots de l'Inquisition quiconque ose braver cet interdit, fray Luis est un exemple d'humanisme et d'ouverture. Dans ses traductions profanes et sacrées, le maître salmantin fait montre d'une profonde compréhension du texte original, en même temps qu'il se permet certaines libertés par rapport à celui-ci. Mais ces libertés ne sont jamais injustifiées : fray Luis a toujours conscience de l'équilibre qu'il doit maintenir entre le respect des « figures » de l'original et l'adaptation au lecteur de son époque à qui il offre Virgile, Horace et David dans sa langue maternelle. Loin d'être esclave du texte, le traducteur jouit au contraire d'une grande liberté : celle de choisir. Pour toutes ces raisons, il faut enfin tirer de l'oubli les traductions de fray Luis de León, qui ont toute leur place aux côtés de l'œuvre originale du poète.